



Carlos Schuler œuvre depuis plus de dix ans à préserver la nature et les grands primates de la région de Bukavu, à l'extrême est de la République du Congo.

Cet ancien prof de ski n'a peur de rien. Même la guerre ne le freine pas. Il est convaincu que le Parc national de Kahuzi-Biega contribuera au développement de la population quand les armes se seront tuées

L'homme qui veille sur les gorilles



Carlos Schuler et les gardes du Parc national de Kahuzi-Biega (PNKB) suivent au quotidien les déplacements des gorilles. SUD-KIVU, FÉVRIER 2006

Guillaume Arbex, Bukavu (RDC)

Voilà plus d'une heure que la demi-douzaine d'hommes en armes progresse dans la jungle dense. En tête d'escouade, Robert s'arrête net. Plantées dans la boue du marécage, les jambes tremblent. Le bruit sec d'une branche qui craque. Une masse noire aux contours flous jaillit des herbes hautes. Un murmure, comme une menace: Mugaruka, gorille silverback (dos argenté) de 18 ans et plus de 200 kilos. Un cauchemar? Non, une scène de la vie quotidienne de Carlos Schuler au Parc national de Kahuzi-Biega (PNKB). On est perdu à 40 kilomètres de piste défoncée de Bukavu, à l'extrême est de la République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre).

A quelques mètres de Mugaruka, Carlos Schuler se tape la poitrine avec le poing en signe de reconnaissance. Vêtu de son inséparable gilet beige à poches de baroudeur, l'Uranais, 50 ans, se

régale comme à sa première rencontre avec le grand singe. Comme à ses premiers pas dans la forêt équatoriale du Sud-Kivu.

C'était en 1983. C'était par amitié pour les Bruppbacher, un couple suisse d'entrepreneurs à succès établi à Bukavu et rencontré sur les pistes de ski d'Arosa où il était moniteur. C'était par cu-

«Je ne suis pas un intégriste écolo. Le gorille ne doit être qu'un moyen d'aider l'homme»

riosité, l'occasion pour le voyageur au long cours de traverser l'Égypte et le Soudan en bus VW-Combi pour rejoindre le «fin fond inconnu de l'Afrique». C'était à l'époque où Karl était déjà devenu «Carlos», voire «Coco». Certainement pas en signe de reniement de ses origines, lui l'enfant de Bürglen, village de Guillaume Tell. Mais par facilité: «J'ai été prof de planche à voile de nombreux étés en Italie, en Espagne, ce prénom m'est resté.» Comme l'accent suisse alémanique que le typographe de formation donne l'impression d'entretenir avec délice, alors qu'il parle français avec tout le monde depuis vingt ans.

Car Carlos Schuler est revenu à Bukavu, en 1986. Pour revoir ses chers Bruppbacher et... suivre un cours de français. Il aurait dû repartir, enchaîner ses saisons de prof de sport. Mais sa rencontre avec Christine Deschryver, une grande et belle métisse de père belge et de mère zaïroise, a changé ses plans et son destin. Ils se marient et s'installent à Bu-

kavu. Là, au bord du lac Kivu, lui lance divers projets – une imprimerie, de la construction. Le Parc national, où il aime aller observer la nature, a été fondé en personne par le père de Christine, Adrien.

«Les conditions d'observation sont extraordinaires: pas trop de soleil et un Mugaruka à découvrir, plutôt calme», s'exclame Carlos Schuler avant de s'enfoncer dans la forêt, suivant la trace des autres membres du clan de Mugaruka, plus timides. Robert, le pisteur de gorilles en chef au PNKB, avertit: «Ces animaux sont sauvages et seules deux familles sont habituées à voir des hommes.»

Mais les touristes sont rares. Et il vaut mieux que les bêtes continuent à se méfier des mauvaises rencontres. «La seule menace du gorille, c'est l'homme, tranche Carlos Schuler. Mugaruka en est un exemple survivant. Regarde, sa main droite a été arrachée par un piège de braconnier. C'est un miracle qu'il ne soit pas mort...» Milices, rebelles, soldats: les dangers viennent de tous les côtés. En ces

temps de guerre, les 6000 km² du parc servent de garde-manger et de refuge aux diverses factions congolaises, rwandaises ou ougandaises qui se disputent cette zone frontalière aux immenses richesses.

Carlos Schuler parle avec une impartialité totale et une connaissance aigüe de la géopolitique locale et des chefs de guerre qui y sont impliqués, y compris dans les 25 000 exemplaires de sa publication bisannuelle, *Le Gorille*: «En dix ans, ce conflit oublié a déjà fait plus de quatre millions de morts. C'est davantage que la Tchétchénie, la Bosnie, le tsunami, l'Afghanistan et l'Irak réunis.»

S'il y a encore des gorilles ici, c'est grâce à Carlos Schuler et aux quelque 160 gardes qui patrouillent quotidiennement pour sensibiliser militaires et populations des alentours à la nécessité de préserver cet écosystème. «C'est grâce à la coopération technique allemande, la GTZ, qui m'a confié l'ensemble du projet en

1996, au plus fort de la guerre. Elle nous a toujours soutenus, même quand toutes les organisations internationales avaient quitté les lieux, fuyant la guerre», insiste Carlos Schuler. Christine aussi a dû partir *in extremis* pour la Belgique avec leurs deux enfants, Sarah et David, en septembre 1996, la veille de la chute de Bukavu en mains rebelles. «Ces huit mois de séparation ont été très pénibles. J'étais resté en pensant que ça allait s'arranger rapidement... Hier soir encore, il y a eu des tirs dans le coin», confie Carlos Schuler.

Avec un beau-père de la trempe d'Adrien Deschryver, pionnier dans l'approche des gorilles, on imagine Carlos Schuler en successeur de Diane Fossey, la primatologue morte dans la brume du Rwanda voisin pour la défense des gorilles de montagne. L'Uranais semble agacé par ce parallèle facile: «Diane Fossey et Adrien Deschryver ont été les premiers à populariser la cause des gorilles et l'importance de la préservation de leur environnement. Mais le gorille ne doit être qu'un moyen d'aider l'homme. Je ne suis pas un intégriste écolo. Je suis un pur pragmatique. Je sais que le développement économique de la région passera par les revenus de l'écotourisme dans ce parc.»

Signe que le Suisse place l'humain au-dessus de tout, il soutient aussi avec acharnement l'engagement de son épouse auprès des femmes du Kivu, victimes quotidiennes des effets directs ou indirects de la guerre. Le couple vient d'ailleurs de lancer une association (www.kongo-kivu.ch).

Sur le chemin du retour à la station centrale du parc, Carlos Schuler s'arrête dans un abri dévasté. «C'est la troisième fois que cette cabane des gardes est dé-

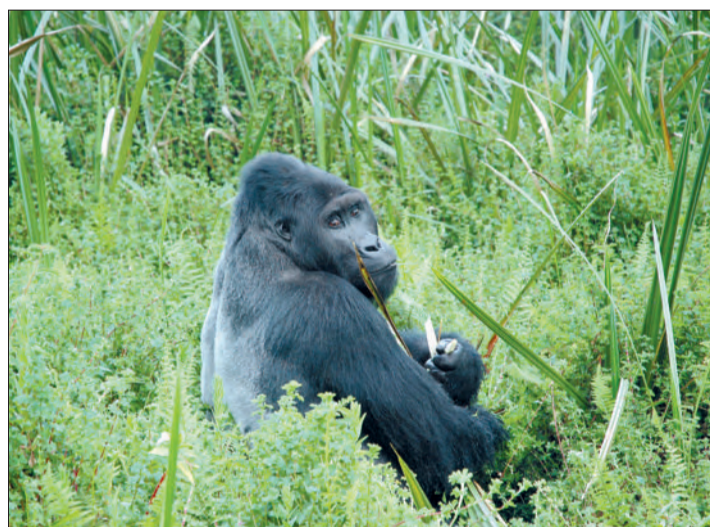
truite par des militaires. On attendra que ça se calme pour la reconstruire», philosophe-t-il. Carlos Schuler s'assoit, se verse un café de son thermos fétiche – celui qui l'a «accompagné dans toutes les guerres» –, allume une énième cigarette. Les gardes, Pygmées et anciens braconniers «convertis» en protecteurs du PNKB pour la plupart, rejoignent leur famille au campement.

L'expérience de terrain de Carlos Schuler paie. Il est connu de tous, son travail reconnu; même des bandes armées. C'est le moteur de son optimisme, la récompense de son activisme. La population des «dos argentés», menacée d'extinction, recommence à croître depuis 2000 pour atteindre 170 individus aujourd'hui. L'équilibre est précaire, la menace permanente. Carlos Schuler le sait. Et espère. Tous les plans de développement sont prêts depuis longtemps... Pour l'été, après les élections présidentielles? Pour quand les armes se seront tuées...

Peu de Suisses en RDC



La République du Zaïre a été rebaptisée République démocratique du Congo en 1997, après la chute du régime du maréchal Mobutu. Le pays, grand comme l'Europe de l'Ouest (2,34 millions de km²), dirigé par Joseph Kabila demeure instable, en particulier dans l'est, où se trouve le Kivu. Cette zone très riche en ressources minières est l'objet de convoitises «extérieures» et le lieu de combats entre rebelles rwandais, armées régulières, factions populaires, etc. contre lesquelles la Mission de l'ONU pour le Congo (Monuc) demeure peu efficace. C'est dans ce contexte instable que des élections présidentielles devraient avoir lieu avant l'été. La composition de la population (près de 60 millions d'habitants) est tout aussi complexe et variée, les langues multiples (français, lingala, swahili, diverses langues locales). Quant aux Suisses, ils étaient 176 à fin décembre 2005. **G. Ax**



Mugaruka, «dos argenté» de 18 ans et 200 kilos. PNKB, SUD-KIVU, FÉVRIER 2006

Des racines chez Guillaume Tell, de cœur avec Ambri

Fier de ses origines uranaises, Carlos Schuler cultive un lien fort avec la Suisse: «Je me sens 100% Helvète»

Carlos Schuler affiche la couleur suisse dès la porte d'entrée de sa maison: un autocollant avec le drapeau rouge à croix blanche, un autre avec le fanion du canton d'Uri sont collés fièrement sur la vitre. Et du vestibule au coin barbecue qui se trouve au fond du jardin, les touches rappelant les origines de Carlos

Schuler alternent avec les photos de famille et celles de sa vie congolaise. Cette dernière a d'ailleurs toujours été «suisse», puisque c'est sur invitation de ses amis Bruppbacher qu'il est arrivé à Bukavu.

Ses liens avec son village d'origine sont d'autant plus forts que sa mère, ses deux frères et cinq de ses six sœurs y habitent toujours. Alors Carlos Schuler essaie de rentrer chaque année à Bürglen, en faisant un immanquable crochet par Arosa pour voir ses précieux amis. De par les origines belges de sa femme Christine, les Schuler cultivent aussi des liens

forts avec la Belgique. C'est là qu'étudient leurs enfants de 18 et 16 ans en attendant de rentrer en République démocratique du Congo pour travailler. «David et Sarah sont nés à Bukavu et c'est ici qu'ils voient leur avenir», imagine Christine Schuler.

En passant dans le séjour, on pourrait même croire à un nationalisme chevronné: une cheminée de pierre sur laquelle est fichée une paire de vieux skis en bois fait face à un bar qui donne une ambiance très «carnotzet» au salon. «On me dit souvent que je suis Congolais. Mais, même si j'ai passé la moitié de ma vie à

Bukavu, je suis 100% Suisse.»

On n'en doute plus quand Carlos Schuler se lance dans la discussion politique. L'Uranais est au fait de tout ce qui fait l'actualité à 5500 kilomètres du Sud-Kivu: méthodes de gouvernement de Christoph Blocher, chiens dangereux ou... hockey sur glace. Son secret: «Je devore chaque semaine le *Uner Wochenblatt* et la sélection hebdomadaire du *Tages-Anzeiger* auxquels je suis abonné. Et, quand il n'y a pas de panne d'électricité, mon premier réflexe en rentrant du travail est de lire sur Internet les résultats d'Ambri Piotta.» **G. Ax**

Bio express

- 1955** Naissance à Bürglen (UR), village de Guillaume Tell.
- 1975** Termine sa formation de typographe.
- 1976-1986** Enseigne le ski en hiver, la planche à voile en été et parcourt le monde entre deux.
- 1983** Premier voyage au Zaïre (future RDC).
- 1986** Retourne à Bukavu pour apprendre le français et rencontre Christine avec qui il a eu David (1987) et Sarah (1989).
- 1987** Mariage et établissement à Bukavu. Apprend à piloter, travaille dans l'imprimerie et se lance dans la construction.
- 1994** Engagé par la coopération technique allemande (GTZ) pour s'occuper de l'infrastructure du Parc national de Kahuzi-Biega. Génocide au Rwanda voisin.
- 1996** La guerre éclate en RDC, sa femme et ses enfants sont contraints à huit mois d'exil en Belgique. Lui est un des seuls Blancs à rester.
- 2006** Rêve de paix après les élections de cet été.

► Sur www.letemps.ch/monde

- Les photos de sa vie en RDC
- Le questionnaire sur ses liens avec la Suisse
- Ses goûts culinaires et la recette de la boule nationale
- Le dossier avec tous les anciens portraits de l'opération «Les Suisses dans le monde»